

# Instruction et éducation

## Le poids du monde adulte et de la famille

Texte 1 : Sartre, Les Mots, 1964 (p.54)

### Le poids des parents

Texte autobiographique. Jean-Paul Sartre, né en 1905. Famille bourgeoise (mère issue d'une famille d'intellectuels et de professeurs alsaciens), père, fils de médecin et polytechnicien). Mort de son père quelques mois après sa naissance.



*(La famille de Sartre : de gauche à droite : son grand père, sa mère, ses oncles et sa tante, sa grand-mère ; Sartre, petit avec son oncle. Vers 1915).*

Elevé d'abord dans la famille de son grand père, Charles Schweitzer, professeur agrégé d'allemand. Sa mère se remarie en 1917 avec un ingénieur du génie maritime, lui aussi polytechnicien et le couple s'installe à La Rochelle. Retour à Paris à l'âge de 15 ans : lycée Montaigne, Lycée Henri IV. Ami de Paul Nizan. Préparation de l'ENS à Louis le grand.

1924 ENS

1929 Agrégation de philosophie (1<sup>er</sup>. Simone de Beauvoir, seconde).

**Famille intellectuelle bourgeoise. Parcours « exemplaire » : grands établissements parisiens, ens, agrégation de philosophie.**

<https://multimedia-ext.bnf.fr/pdf/Sartre4.pdf> (fiche biographique)

Le texte met en avant la manière dont les parents interviennent dans l'éducation de Jean-Paul Sartre, en choisissant non seulement le type d'éducation (école ou enseignement à la maison ; école privée et non école publique) mais aussi l'enseignant (les enseignantes de l'institution Poupon, Melle Marie Louise).

1) A l'institution Poupon, les mères sont décrites comme de véritables juges, rapides à condamner le professeur. Noter l'organisation spatiale : l'institutrice se retrouve seule, face aux enfants et aux mères.

« les enfants se groupaient en demi-cercle, silencieusement ; assises au fond de la pièce, droites et le dos au mur, les mères surveillaient le professeur ».

Ce ne sont pas leurs enfants que les « mères » surveillent mais bien l'enseignante.

2) Sartre dénonce le fait que la seule chose qu'attendent ces femmes, ce sont les compliments adressés à leurs fils. Il n'est nullement question de la qualité de l'enseignement, de sa pertinence ou de son efficacité :

« Le premier devoir des pauvres filles qui nous enseignaient, c'était de répartir également les éloges et les bons points à notre académie de prodiges ».

L'expression « académie de prodiges » est ironique et reprise ensuite par « trente académiciens ». Pour ces mères, leurs enfants sont destinés à des carrières brillantes, ce que symbolise le terme d'académicien (Académie française, par exemple, fondée au XVII<sup>ème</sup> par Richelieu, rassemblant les plus grands écrivains français et consacrant ses travaux à l'élaboration du dictionnaire de la langue française).

Les mères sont également en concurrence les unes par rapport aux autres et c'est ce qui amène la mère de Sartre à renoncer à l'institution Poupon. Implicitement, le texte suggère que Sartre était « trop » souvent félicité (et donc brillant).

« elle avait fini par se lasser de sentir peser sur elle le regard de ses voisines quand c'était mon tour d'être félicité ».

Le prétexte de ce départ est une critique de l'enseignement qui y est proposé : « on n'y travaillait guère ».

3) Les leçons particulières de Melle Marie-Louise sont également facilement critiquées et supprimées, sous le même prétexte : « on prétendait qu'elle ne m'apprenait rien ». Mais la véritable cause de ce renvoi reste le jugement du grand père. Figure d'autorité, celui-ci prononce une véritable « sentence » qui condamne totalement l'institutrice : « mon grand-père la trouvait calamiteuse ».

Dans ces deux types d'enseignement, il est à noter :

- Que les enseignants sont totalement discrédités.

Dès le début, Sartre parle des « pauvres filles qui nous enseignaient », qui sont toujours menacées d'être renvoyées si elles ne donnent pas entière satisfaction. Le portrait de Melle Marie-Louise est encore plus pathétique : exploitée par l'institution Poupon (Sartre met en opposition 8 heures de travail par jour et « un salaire de famine »), elle est contrainte de se cacher, lorsqu'elle donne des cours particuliers. Elle se confie à son élève, preuve de son désarroi profond : « Elle interrompait parfois les dictées pour soulager son cœur de gros soupirs ».

L'emploi des hyperboles (« lasse à mourir » ; « solitude affreuse », « elle eût tout donné pour avoir un mari, n'importe lequel ») accentue le caractère pitoyable de la jeune fille. Le fait qu'elle « finit elle aussi, par disparaître » sans qu'on en sache plus sur elle, montre aussi à quel point elle est méprisée et comptée pour rien.

- Que les enfants n'ont rien à dire non plus.

Tout au long du passage, ils sont passifs et subissent ce que leurs parents ont décidé pour eux. La plupart du temps, ils sont COD d'un verbe dont le sujet est leur mère :

« ma mère prit le parti de me conduire à l'institution Poupon »

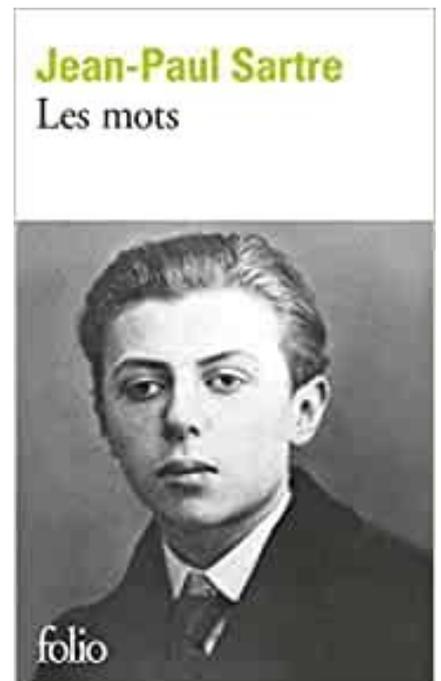
« A la sortie, chacune des mères s'emparait farouchement du sien et l'emportait au galop, sans saluer ».

« ma mère me retira du cours ».

De ce fait, les enfants s'ignorent entre eux et toute camaraderie est impossible : l'école n'est plus le lieu de la socialisation, mais le premier apprentissage de la rivalité.

« Nous étions bien trente académiciens qui n'eûmes jamais le temps de nous adresser la parole. À la sortie, chacune des mères s'emparait farouchement du sien et l'emportait au galop, sans saluer ».

Le texte se présente donc comme une critique de cette élite bourgeoise qui cherche à contrôler l'éducation et qui ne voit les enseignants que comme des prestataires de service, qu'ils condamnent ou approuvent en fonction de leurs propres critères.



Texte 2 : Simone de Beauvoir, **Mémoires d'une jeune fille rangée, 1958**

Un carcan imposé par les adultes ?

Texte autobiographique, 1958. Née en 1906, morte en 1986. Fille de Georges Bertrand de Beauvoir (avocat) et de Françoise Brasseur (bourgeoise originaire de Verdun). Une soeur cadette, Hélène. Etudes au cours Désir (établissement privé catholique, réservé aux jeunes filles de la grande bourgeoisie parisienne). Etudes supérieures à l'Institut catholique de Paris, Institut Sainte-Marie de Neuilly. Cours de philosophie l'année suivante.

Agrégation de philosophie en 1929.

**Education bourgeoise catholique, avec un rapport complexe aux études. Si la réussite est considérée comme valorisante, elle apparaît aussi comme dangereuse, parce qu'elle met en danger les valeurs familiales admises (les croyances religieuses, la place sociale réservée aux femmes, le mariage et famille).**

Le texte de Simone de Beauvoir pose la question de l'éducation plus que de l'école. Il s'agit d'apprendre les normes sociales. Deux exemples sont proposés :

- Les « bonnes manières » : on ne pèle pas les prunes.
- Le renoncement au jeu, l'organisation du temps : quitter le square où elle jouait pour revenir à la maison.

Ce qui frappe la jeune femme, c'est l'arbitraire des normes qu'on lui impose. Elle mentionne une sensibilité extrêmement vive : « Je ne pouvais accepter avec indifférence la chute qui me précipitait de la plénitude au vide, de la béatitude à l'horreur ».

Elle décrit de fait ses réactions comme particulièrement violentes :

« des crises furieuses me jetaient sur le sol, violette et convulsée »

« et je tombe en hurlant sur le ciment. Je hurle tout au long du boulevard Raspail parce que Louise m'a arrachée du square Boucicaut où je faisais des pâtés ». (noter l'emploi du présent de l'indicatif qui réactualise la scène).

« Je hurlais si fort, pendant si longtemps, qu'au Luxembourg on me prit pour une enfant martyre ».

« Je me suis souvent interrogée sur la raison et le sens de mes rages ».

Pour justifier de tels comportements, Simone de Beauvoir évoque « une vitalité fougueuse et [...] son extrémisme auquel je n'ai jamais tout à fait renoncé ». Mais elle dénonce aussi l'absence de sens de toutes ces règles et elle n'accepte le changement qui lui est imposé que s'il obéit à une vraie nécessité :

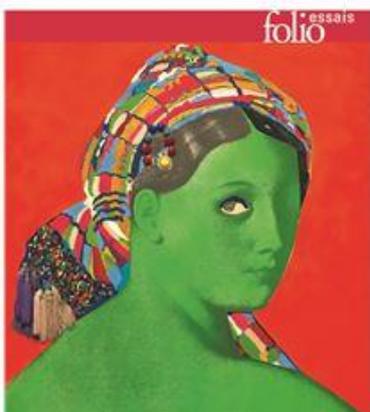
« L'arbitraire des ordres et des interdits auxquels je me heurtais en dénonçait l'inconsistance ; hier, j'ai pelé une pêche : pourquoi pas cette prune ? pourquoi quitter mes jeux juste à cette minute ? partout je rencontrais des contraintes, nulle part la nécessité ».



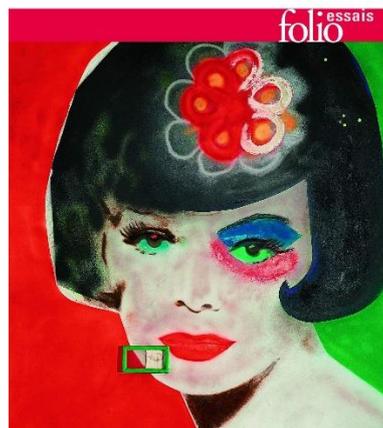
Ce comportement interroge car il peut s'envisager sous un double aspect. Il suggère d'abord une petite fille gâtée qui ne supporte pas qu'on s'oppose à sa volonté. Ses « hurlements » évoquent le caprice et l'apprentissage difficile du renoncement à la toute-puissance, qui reste quand même une obligation dans toute forme d'éducation.

Mais ce refus face à ses parents et à sa famille préfigure aussi le refus d'entrer dans les modèles auxquels son sexe et sa condition sociale la vouent. N'oublions pas l'importance que Simone de Beauvoir a eu pour le féminisme. **Le deuxième sexe**, publié en 1949, reste à cet égard un ouvrage essentiel.

Simone de Beauvoir  
**Le deuxième  
sexe, I**



Simone de Beauvoir  
**Le deuxième  
sexe, II**



Pour aller plus loin : conférence (30mn) d'Elisabeth Badinter à propos de Simone de Beauvoir (2001).

<https://www.bnf.fr/fr/mediatheque/simone-de-beauvoir>